

**Bon baisers de Sicile**  
*Splendor* de Ettore Scola  
*Cinema Paradiso* de Guiseppe Tornatore

Gérard Grugeau

---

Denys Arcand  
Number 44-45, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23135ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Grugeau, G. (1989). Review of [Bon baisers de Sicile / *Splendor* de Ettore Scola / *Cinema Paradiso* de Guiseppe Tornatore]. *24 images*, (44-45), 22-23.

# SPLENDOR

DE ETTORE SCOLA

# CINEMA PARADISO

DE GIUSEPPE TORNATORE



*Splendor* de Ettore Scola

## BON BAISERS DE SICILE

par Gérard Grugeau

Les chiffres parlent d'eux-mêmes: rien qu'en Italie, 7000 salles de cinéma ont baissé le rideau en dix ans. Triste état des lieux d'un art qu'on ne cesse de dire moribond et, sur lequel, signe des temps, deux générations de cinéastes se penchent aujourd'hui avec nostalgie pour en célébrer les rites perdus. Deux œuvres touchantes (*Splendor* du vieux routier Ettore Scola et *Cinema Paradiso* du jeune phénomène Giuseppe Tornatore) qui de par leur existence même, réjouissant paradoxe, proclament l'immortalité de nos rêves de celluloid, tout en sonnante mélancoliquement le glas des écrans-cathédrales. Bref, les salles se meuvent mais le cinéma, lui, reste bien vivant.

Ce constat lucide, qui porte peut-être en lui les germes de lendemains meilleurs, Scola et Tornatore le dressent à partir de la salle de cinéma, ce sacro-saint lieu de culte où le spectacle et la vie se sont longtemps coudoyés dans une promiscuité toute conviviale. Le *Splendor* et le *Paradiso*: deux noms magiques, qui évoquent aussitôt le giron douillet des premiers émois de l'adolescence, de lumineuses pistes d'envol vers le rêve et le désir, ou le microcosme

de nos émotions collectives face à un monde d'images s'ouvrant à l'infini sur de vastes horizons insoupçonnés.

Le *Splendor* dresse sa façade de temple sacré à Arpino, dans les environs de Rome. On y accède par une volée de marches, comme à l'église. Et, comme dans *La luna* de Bertolucci, son toit s'ouvre sur les nuits constellées d'étoiles. Aujourd'hui, détourné de la convivialité d'antan par la télévision, cette sinistre manière de se taire, «cette ode funèbre de la conversation», le public a déserté le *Splendor* du haut duquel un demi-siècle d'histoire le contemple pourtant. On voit tout de suite ce qui a pu séduire Scola dans un tel projet: fondre en un même mouvement la grande et la petite histoire tout en suggérant le devenir d'une société de plus en plus morcelée, embrasser en une série de travellings temporels quelques-uns des bijoux du patrimoine cinématographique universel et 50 ans de la vie d'un petit groupe de personnages gravitant autour du *Splendor*. Avec, au centre de ce groupe, Jordan, le propriétaire, incarné par la figure mythique de Marcello Mastroianni, symbolisant à lui seul l'éternelle vitalité

d'un cinéma italien qui refuse de déclarer forfait.

Hélas, les héros sont fatigués et à bout de souffle. Aux dires de son auteur, *Splendor* serait une sorte «d'essai sur le sommeil de la raison» qui s'est emparé de nos sociétés, désormais figées dans l'indifférence et le désengagement. Le discours critique sans complaisance que Scola a su souvent allier aux exigences du spectacle (*Nous nous sommes tant aimés*) se fait ici mou et moralisateur. En dépit de certaines séquences porteuses d'émotion, où la nostalgie et l'humour jouent à plein (voir l'évocation de l'époque du cinéma ambulante), la chronique douce du *Splendor* se teinte rapidement d'une amertume sclérosante qui nuit au ressourcement de la narration. Paresseuse, la structure du film elle-même s'en ressent, notamment dans les séquences d'hommage aux grandes stars qui s'intègrent mal au récit. Et seul Massimo Troisi en projectionniste cinéophile parvient à drainer vers son personnage un vague courant affectif, face à un Marcello Mastroianni et une Marina Vlady qui ne semblent plus que les fantômes d'eux-mêmes.

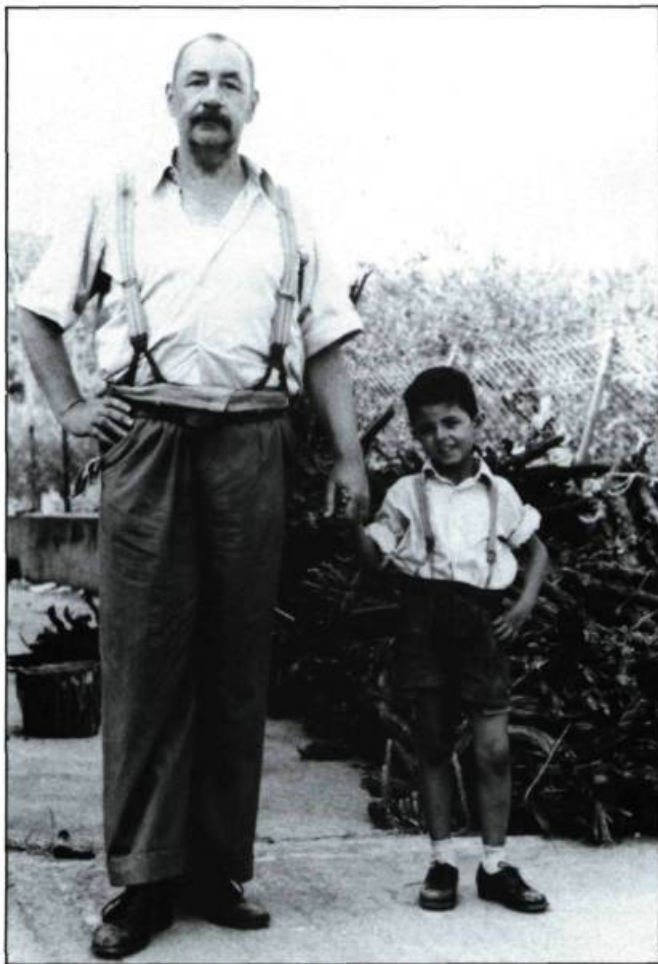


Visiblement, malgré sa détermination à agir, Scola ne croit plus qu'à moitié à la survie de nos rêves collectifs. Dans *Splendor*, l'aigreur de son désespoir n'en donne pas moins lieu à un superbe dénouement qui, faute d'être mobilisateur, (le 7<sup>e</sup> art sauvé par un miracle, avec clin d'œil au Frank Capra de *La vie est belle*), renoue avec la magie pure du cinématographe, ce paradis perdu que nous avons laissé sortir de nos vies.

Pour Giuseppe Tornatore, le paradis est sur la terre, au cœur d'un village de Sicile des années 50. Il lui a même donné le nom du cinéma de son enfance. *Le Paradiso* est animé par Alfredo, un projectionniste bougon (merveilleux Philippe Noiret), qui initiera aux joies nobles de son métier le petit diable de Salvatore, toujours fourré dans ses pattes (Salvatore Cascio, irrésistible cabotin). À partir des liens très forts qui vont unir ces deux personnages au-delà de la mort, Tornatore retrouve les beaux jours de la comédie à l'italienne et la divine déraison des anciens mélodrames (avec citation de *Catene* ou *Le mensonge d'une mère* de R. Matarazzo). Un cinéaste est né, préparez vos mouchoirs!, serait-on tenté d'affirmer, tant avec ce second long métrage Tornatore réussit le tour de force de ressusciter les grandes émotions collectives qui, «de meules de rires en fleuves de larmes»\*, embrasent jadis le public des salles obscures.

*Cinéma Paradiso*, c'est le cinéma et la vie en ombres siamoises, une sorte de prêt-à-rêver tourbillonnant, qui parvient à transcender brillamment les facilités de scénario et le sentimentalisme des situations grâce à sa seule foi inébranlable dans le pouvoir hypnotique d'un écran irradié de lumière. Tornatore puise aux sources d'une culture populaire qu'il exalte à l'envi. Le cinéma se meurt?... Soit! Mais, à quoi bon se lamenter et chercher des coupables. À l'instar de Salvatore qui quittera la «terra maligna» sicilienne pour accomplir son destin, à l'instar du malade atteint d'allergie qui combat le mal par le mal, le jeune réalisateur invite le cinéma à se sauver lui-même.

En léguant à Salvatore une boîte en fer renfermant tous les baisers censurés, tous les baisers volés du *Paradiso*, Alfredo par cet ultime geste perpétue et prolonge en pleine lumière les fabuleux sortilèges de la salle obscure qu'Éluard célébrait en ces termes: «Entre neuf heures et minuit, entre la veille et le sommeil, des moitiés d'images réelles comblaient notre irréalité. Des moitiés, des quarts, des millioniè-



**Cinema Paradiso.**  
Le projectionniste Alfredo (Philippe Noiret) transmet sa passion du cinéma au jeune Salvatore dit «Toto» (Salvatore Cascio)



Marcello Mastroianni, Massimo Troisi et Marina Vlady dans *Splendor*

mes d'images réelles. Des fruits sans pulpe, sans noyau nous faisaient oublier palais, langue et dents. Nos yeux rentraient dans leur coquille et nos regards dans ce qu'ils avaient rêvé»\*. Tant qu'il y aura des baisers, le projecteur du vieil Alfredo continuera de paver la voie qui mène au rêve. Et si nous nous surprenons à verser quelques larmes, laissons-nous aller. Le baiser n'en sera que plus grisant. ●

#### NUOVO CINEMA PARADISO

Italie 1989. Ré. et scé.: Giuseppe Tornatore. Ph.: Biasco Giurato. Mus.: Ennio Morricone. Int.: Philippe Noiret, Salvatore Cascio, Jacques Perrin, Pupella Maggio. 125 min. Couleur.

#### SPLENDOR

Italie 1989. Ré. et scé.: Ettore Scola. Ph.: Luciano Tovoli. Mus.: Armando Trociani. Int.: Marcello Mastroianni, Massimo Troisi, Marina Vlady, Paolo Panelli. 111 min. Couleur.

\* Henri Langlois, premier citoyen du cinéma. Par Georges Langlois et Glenn Myrent (ed. Denoël).